

Le Galepin

- BLEU -

n°33 - 1^{er} septembre 2020

«Il y a
le ciel, le soleil
et la mer...»

n°33
Sommaire

CHRISTELLE MATHIEU

FUIR, SE MENTIR, REVENIR

3

– Chansons d'été –

LAURENCE SAGOT

GASTON ET FÉLICIE

7

RAPHAËL RUBEN CABALE

AU PIED D'UN ROSIER

11

RÉGINE PAQUET

LA CONSIGNE À ROGER

14

MICHEL LE DROGO

FUGUE D'ÉTÉ

16

ROGER WALLET

UN RUDE ÉTÉ

19

FUIR, SE MENTIR, REVENIR

SUR LE COL DE LA BOUTEILLE DE VIN, UNE INSCRIPTION : Ne pas ouvrir. Danger. Je suis curieux. C'est ma nature. J'ouvris. Une flamme me sauta au visage. J'allais me faire incendier par mon père. Je criai Papa, Papa! Il me saisit avec force, me plaqua au sol. Ouf! De justesse. Je crois qu'on peut dire cela. *In extremis*. Il m'administra une belle claque. Ma joue rougit. Net.

Je courus me réfugier dans la chambre de ma petite sœur. Elle exécuta son rôle de bébé. Dormir. Faire dans ses couches. Notre père la gavait de biberons pour se payer une tranquillité. « Toi, lui dis-je, je te sortirai des maudites pattes de papa. »

Ce père. Je le vomissais. Un coureur de filles. Avec son cœur d'artichaut, il allongeait la liste chaque jour, blondes, brunes, rousses, et notre mère alignait son chagrin. Il se libérait du poids des pulsions sexuelles qui l'opprimaient. Je le jugeais comme le pire des enfoirés. Notre mère bataillait pour freiner ses sanglots. Mais je l'entendais s'arracher les cheveux.

Alors que je me débarrassais de ces orages du passé, une lumière illumina mon cerveau, comme si la flamme de la bouteille de vin s'était éclip­sée dans la totalité de mes sombres neurones. Une folle envie de tailler la route, de trancher tous les chemins de la vie.

Béré­nice, ma forêt d'amour. Ta légèreté soufflait en moi. Je lui posai une main sur le ventre. Elle semblait ronronner. Je la tirai de son berceau, comme on cueille une fleur endormie. Je ne supporterai pas de lire dans sa respiration la moindre douleur. Mais non, elle était calme, auréolée d'une sieste profonde. J'y allai doucement, et je l'emportai avec sa couverture.

Je traversai la cour commune. Silence. Madame Hamilton n'avait toujours pas ouvert ses volets. Une vieille veuve.

Il pleuvait à vider le ciel. Je foutais le camp. Voilà. Je foutais le camp.

J'eus un immense respect pour cette odeur de liberté qui s'offrait à nous. J'aperçus, au loin, le fantôme de notre mère. « Partez, mes enfants. » Ma mère était morte il y avait à peine un mois et demi. J'avais emballé sa bonté, son visage pâle, ses yeux tristes qui ne fixaient rien. Son menton dont elle avait honte parce qu'il était carré et qu'elle était une femme douce. Une dame d'un physique simple – au milieu – ni petite ni grande, ni laide ni jolie, avec une taille marquée et des attaches fines.

Je marchai jusqu'à la gare. Béré­nice desserra les poings. Nous allions valser. Elle me sourit. Je montai dans le train. Au hasard. « Le hasard c'est le costume qu'utilise le bon dieu pour circuler parmi les hommes. » J'espérais.

Béré­nice couina. Je sursautai. J'éprouvais une angoisse terrible, face aux lois – qui m'étaient secrètes – de l'univers des bébés. Conscient de mon inconscience. Froid?

Fatigue? Faim? Je redoutais le pire. Que me demandait-elle? Il fallait peut-être lui changer la couche. Quel idiot! Dans ma fuite, je n'avais pensé qu'à ses biberons. Un poids dans mes bras. LA défaite. Rebrousser chemin. Oui. Une nécessité. Malgré mes précieuses intentions, je devais rendre Bérénice à son père. Je l'embrassai de bonne grâce; j'émis sur elle un regard chargé de tendresse, de promesses que je n'avais su tenir.

Sortis du hall de gare, je me hâtai le long des trottoirs. Le ciel, aussi gris que ma déception, m'obligeait à m'en tenir là: le maussade retour. Je marchai. Je marchai. Je marchai. Avec frénésie.

Puis je relevai les yeux du sol. Je n'y crus pas tout de suite. Je me mordis les lèvres. Là, face à face, la vraie, l'authentique, en chair et en os, notre mère. J'étais peut-être épuisé, d'une fatigue hallucinoïde. Je secouai la tête. Bérénice chouina de plus belle.

Nous étions là, debout, à nous regarder. Je ne savais plus ni l'heure, ni le mois, ni l'année. Elle hésita. Et, naturellement, elle nous sourit pour nous montrer qu'il n'y avait aucun problème. J'oubliai ce que j'étais censé ressentir. C'est alors que je fis un pas en arrière. Nous n'étions pas pressés. Maman nous fixa avec sévérité. J'essayai d'un revers imaginaire de la main son histoire d'amour avec papa, avant notre naissance. Une caresse à l'entrée de l'Origine du Monde... Maintenant elle était un peu maigre, le visage grêlé de petite vérole, vêtue d'une robe grise trop lâche. Enfin, je me décidai. Je m'approchai d'elle. Mais tandis que j'obéissais à mon enthousiasme, elle disparut.

Certains jours je me la remémorais, sa faiblesse, sa timidité. Pourtant, elle avait été une mère autoritaire. Elle dressait des listes. Sur tout. Partout. Des listes de courses. Thé, sucre, verveine. Ce que je devais apprendre. Les recettes de cuisine. La ratatouille. Car ma mère prévoyait toujours, anticipait. Si ceci. Si cela. Si je finissais «vieux garçon». Elle m'avait même confectionné un tablier et une toque comme les vrais cuistots. Elle voulait rester en nous. Même dans sa fuite, elle nous appartenait encore; elle tendait vers nous tout ce que nous avions perdu d'elle. Il était temps de me reposer.

Comme à mon habitude, je m'étais imaginé le plus fort, le grand frère solide sur lequel Bérénice pouvait aisément poser la tête. Mais moi aussi je faisais peur; la peur du pleutre, du minable. J'étais bel et bien le fils de mon père. Même capable de me laisser tabasser. Sans aucune défense. Parfois en chialant comme une madeleine. Sans l'envie de lui cracher dessus ou de le cogner à mon tour. J'irais. J'y retournerais. Parce qu'il était mauvais et que j'étais un mauvais fils. Je ne voulais pas désavouer mon maître.

Et voilà qu'un homme plus tout jeune s'approcha de nous.

– Oncle Tom! criai-je.

Le mystérieux frère de notre mère.

– Oh! nom de Dieu! dit-il. Tu parles d'une surprise!

Et la pensée qu'il allait tomber frappé d'une attaque vint me polluer l'esprit. Seulement j'ai toujours su que j'avais de la chance. La chance, c'est important. Oncle Tom redressa le menton. Je me souviens de ces poèmes qu'il apprenait par cœur quand je n'étais encore qu'un gosse, pour me les lire pendant un voyage de cinq heures en auto. Je me

souviens qu'il essayait de bourrer sa pipe en conduisant mais il faisait pleuvoir du tabac sur ses genoux.

Qu'on le veuille ou non, on s'imprègne de souvenirs.

– Tonton, suppliai-je, aide-nous! Nous sommes en fuite.

J'entremêlais mes mots. Il m'écoutait débiter nos souffrances avec notre père. Ses magnifiques yeux bleus étaient fixés sur moi, et, tout en souriant, aussi majestueux qu'un marronnier il annonça: « Votre père est fragile, retournez à la maison. »

Traître, pensai-je. Je tournai les talons sans tergiverser. À chaque pas résonnait en moi, traître, traître, traître...

J'avais suffisamment d'argent pour prendre une chambre d'hôtel.

Je passai chez l'épicier arabe, y achetai du lait, des biscuits, quelques fruits, des cacahuètes, deux bières et un paquet de cigarettes. Chambre treize.

Je poussai la porte. Vingt mètres carrés. De quoi garer une bagnole. Odeur de moisi. Vétuste. Je ne passerais pas ma vie ici. Sombre. Rien au mur. Une table de chevet sur laquelle étaient posés une lampe et un cendrier. Le papier peint déchiré. Peinture blanche au plafond. Enfin plus vraiment... Le blanc avait noirci.

Bérénice but la totalité de son biberon. Et aussi sec elle entama une gamme de « areuh areuh ». Je l'amusais avec mes bisous. Elle riait. Et son rire me rendait heureux. J'allai sur le balcon et fumai cigarette sur cigarette devant l'obscurité de la ville. J'entamai une bière. J'éprouvais une joie indicible. Nous avons quitté la maison familiale pour la première fois. J'avais dix-sept ans, Bérénice quatorze mois, et même si elle ne parlait toujours pas, elle comprenait mes mots.

Toute la nuit je la regardai dormir. Pas un pleur.

À sept heures du matin, quelqu'un frappe à la porte.

Il se tient très raide. C'est terrible. Cette peur. J'ai beau mordre l'air, rien ne vient. Tout est suspendu. Et au moment où je m'affole, où je regarde désespérément autour, le souffle revient.

« Assieds-toi. » Ça me bouleverse. Du revers de la main j'essuie sa larme près du nez. Je ne me serais jamais cru capable d'un tel geste. Cette douleur, là dans la poitrine, la nôtre. Toute ma pensée est tendue vers ce père malheureux qui doit vivre un enfer, le cul entre deux chaises: l'alcool ou la paternité. Il ferme les yeux.

– Irène! gémit-il.

Chose bizarre, à ce moment précis, dans cet endroit précis, ses yeux s'écarquillent, sa mâchoire se crispe. Ses gestes taillent l'espace, de sa gorge s'échappent des grondements. Fauché par le délire. Bérénice gesticule. Il répète à tue-tête « Irène, Irène! Ne monte pas dans ce train! » Il arpente la chambre, martyrise le plancher. Ballet grinçant. Hystérie. Frappé par la folie. Il a donné les coups. Et maintenant il les reçoit.

Je ne prends pas la peine de le ramener à la réalité. Du reste, comment pourrais-je le faire? Je tente néanmoins de tempérer sa crise en jetant sur lui un bol d'eau que je trouve placé sur une étagère. Il me porte un coup si violent sur la tempe que les oreilles

me sifflent instantanément. Une colère béante me monte à la tête. Je le saisis par le cou. Et, aussitôt, je me transforme en une créature étrangère à l'humanité, aveugle, dépourvue de facultés logiques. Un dinosaure. Ne percevant mon père que par l'odorat. Il s'éloigne de moi, recule. Les fous ont de l'instinct. J'ignore de quelle puissance physique il est capable. Mais je sais qu'il peut faire de moi un tas de miettes. Et moi, avec ma rage soudaine, de lui un tas de cendres. Je m'introduis avec lui dans ce chaotique crachat de sang d'un rouge colérique qu'il expulse de lui-même. Sa fièvre devient mienne.

Bérénice crie. Ses petits bras s'agitent. Je sais qu'elle comprend. Nous faisons un tel bordel dans l'hôtel que la propriétaire appelle la police. Elle rapplique en moins de deux. Le combat continue. Bagarre triviale. Les policiers nous séparent. Le plus costaud des quatre appelle le SAMU. Arrive une femme aux cheveux longs, d'un noir intense – sans doute la médecin-chef. Elle plante son regard sur nous et remplit deux seringues d'Haldol. Pour une fois, mon père et moi allons être sur le même pied d'égalité. Alors que deux infirmiers – des colosses – nous maintiennent, nous avons droit à une injection. Chacun dans les fesses. Le produit n'est pas douloureux en soi, mais hyper désagréable; chaud, piquant, et vous vous demandez s'il ne va pas vous paralyser avec ses soubresauts de coups d'électricité.

Mon père continue de gueuler: « Irène, Irène, ne monte pas dans ce train! », sans que personne ne connaisse l'identité de cette Irène. Elle doit venir d'un monde parallèle; celui où les déséquilibrés sont rois et où demeurent leurs reines.

Je suis transporté sur une civière ainsi que mon père. Un des deux types en blouse blanche s'occupe de Bérénice. Nous sommes amenés d'urgence à l'hôpital. Gyrophare et tout le tralala. On ne bronche plus. Le psychiatre ne nous juge pas assez zinzins pour nous garder la nuit mais il explique notre passage obligatoire au commissariat. « La loi », dit-il.

Bérénice est incroyablement zen dans les bras du gars en blouse blanche.

Direction hôtel de police. Simple interrogatoire. Une routine. Quatre agents nous reconduisent chez nous. Pour le coup, ce retour à la maison s'accomplit en grande pompe...



GASTON ET FÉLICIE

À L'ÉPOQUE, SES AMIS L'AVAIENT CRU RANGÉ lorsqu'il avait épousé Mademoiselle Félicie Gonthier, un très bon parti. Son père possédait la plus grosse pharmacie de la ville.

Hector Gonthier avait fait donner à sa fille unique une fort bonne éducation. En outre, elle était fort jolie, élégante et pas fière, n'oubliant jamais les anniversaires, allant saluer chaque matin les commerçants du quartier qui étaient presque devenus des amis. Ces sourires bienveillants avaient égayé son enfance solitaire. Veuf à trente ans, son père ne s'était jamais remarié et il avait travaillé sans relâche pour combler les béances de sa vie. Marie-Valentine était morte en couches et, vingt ans après ce drame, il se désespérait encore que la médecine n'ait rien pu faire pour la sauver lorsqu'elle avait eu un accès de tension au moment de mettre au monde son petit ange.

Pour sa Félicie, il voulait le meilleur. Il avait souhaité un temps qu'elle devînt religieuse afin de ne pas craindre encore que sa fille ne périsse en devenant mère. Mais il souhaitait ardemment une nichée de petits-enfants qui troubleraient l'ordonnancement de son beau jardin. Il avait une passion pour les fleurs et les plantes. Au fond du jardin d'agrément, il avait aménagé un jardin de curé; son carré de plantes médicinales faisait l'admiration de tous les botanistes.

Gaston entra un jour dans son officine pour acquérir une potion prescrite par son médecin et qui pourrait calmer ses maux d'estomac. Bien que manifestement souffrant, Gaston était souriant. Son costume bien taillé, sa taille, sa fine moustache, ses yeux verts très clairs; sa politesse, ses mots aimables au moment de payer, plurent tout de suite à Hector. C'est bizarre comment lui, si réservé d'ordinaire, froid et parfois même rigide, fut tout de suite charmé par ce jeune client. C'est cela; Gaston, Premier clerc plein d'avenir, séduisit le père avant de connaître la fille.

Premier clerc, c'était pour commencer. À n'en pas douter, il serait bientôt notaire. C'était bien pour Félicie. Épouser un notaire lui assurait un bel avenir. Gaston avait de l'ambition; il parlait beau. Il fit sa cour à Hector qui adopta bientôt ce fils que le destin lui avait refusé. Hector en était sûr. Il avait pour Félicie déniché le mari idéal. Enfin une famille avec des petits! Il les voulait vite afin de transmettre son bien à son petit-fils. Les filles viendraient après. La pharmacie avait besoin d'un pharmacien.

Félicie était lettrée. Elle aimait apprendre et avait aisément obtenu son brevet. Elle avait appris le latin, lisait beaucoup et l'herboristerie était sa passion. Elle n'avait que peu de goût pour les travaux féminins mais elle passait des heures à réaliser de splendides herbiers. Sa connaissance des plantes était encyclopédique et faisait l'admiration de son père qui, pourtant, connaissait bien le sujet.

Mais pour Hector, il n'était pas envisageable que sa fille recherchât un emploi. Il fallait laisser cela aux filles qui n'avaient rien. L'avenir, pour une jeune fille, était dans le mariage. Il mena à bien ce projet d'importance pour sa fille bien-aimée.

La dot de Félicie était bien garnie mais Gaston l'épousa d'abord pour la tendresse d'Hector. Lorsqu'il rencontra Félicie, sa bonne humeur le conforta dans l'idée qu'il allait être un homme heureux. Mais ce qu'elle apportait dans son escarcelle fut un plus qu'il ne dédaigna pas. Un temps, leur bonheur frôla la perfection, enfin, pour ce qu'on put en voir.

Félicie, quant à elle, était contente de savoir son père heureux. Elle avait rangé ses cahiers; ses collections furent classées et remises au grenier. Il fallait cesser de rêver. Épouser Gaston était un moindre mal; il était beau garçon, bien élevé. Il n'était pas méchant, ce qui, pour un mari, était déjà une belle qualité. Il était charmant, vraiment.

Elle avait emménagé avec lui dans une fort jolie maison et elle en fit rapidement une demeure harmonieuse. Elle devint maîtresse de maison, acheta des meubles et se lança dans la décoration. Mademoiselle Félicie se coula aisément dans la peau de Madame Gaston Leroux. Il était aimable.

Mais, bien qu'il possédât à présent une femme charmante, Gaston était coureur comme d'autres sont joueurs. Ce travers reparut assez vite. Paul et Victor, ses amis du lycée, tenaient à jour un carnet où ils listaient consciencieusement le prénom de ses conquêtes. Ils en étaient secrètement admiratifs. Et lui manquait singulièrement d'élégance. Il ne lui suffisait pas d'allonger sans relâche la liste des dames séduites. Il fallait qu'ils le sachent et il leur confiait souvent quelques détails truculents pour les rendre jaloux. Son emploi à l'office lui servait d'antichambre. Le notariat offrait une clientèle variée et souvent fragile. Il y rencontrait des veuves éplorées qui ne le restaient pas longtemps, des jeunes filles désespérées qu'il fallait consoler.

Angeline, Léonie, Apolline, Hortense, Marie, Juliette, Marguerite, Colette, Jeanne, Georgette, Louise, Yvonne, Germaine, Madeleine, Suzanne, Marthe, Joséphine, Eugénie, Henriette, Lucie 1 et 2... La liste des dames et demoiselles qui avaient connu ses bras paraissait ne jamais finir. Ce qui importait, c'était le jeu. Faire sa cour était une étrange aventure et, chaque fois, il fallait élaborer un nouveau plan.

À ce divertissement, Gaston était devenu expert.

Les années passèrent. Il trouvait à sa femme toutes les qualités dont les épouses doivent être parées mais il n'était embarrassé par nul scrupule. Prenant de l'âge et un peu d'estomac, il devenait plus entreprenant.

Beau-papa l'avait considérablement aidé à acquérir sa charge lorsque Maître Chaumette avait pris sa retraite; cela l'avait occupé un moment. Mais si le notariat leur assurait une existence confortable, sa passion était ailleurs. Il rêvait de corsage, il voyait le jupon qui, dans un léger bruissement, allait choir; il sentait la dentelle; la guipure le faisait frissonner; le ruban dans la chevelure de Léontine, la nuque de Louise, les bottines d'Henriette, la poitrine généreuse de Germaine, Marthe à qui il promit tout et ne donna rien et puis Hortense qui était si jolie, si émouvante lorsqu'elle avait sorti de son petit sac un mouchoir brodé pour essuyer les larmes qui inondaient son visage. Son père était parti si vite; il comprenait.

Félicie ne savait pas ou du moins le feignait. Après tout, son époux la laissait mener sa vie comme elle l'entendait. Sur ces sujets, les Ursulines ne l'avaient pas beaucoup aidée mais elle avait appris et savait jouir des bons moments.

Félicie était intelligente mais, depuis plusieurs semaines, quelque chose lui échappait. Gaston semblait ailleurs et c'était nouveau. D'ordinaire, lorsqu'il rentrait le soir, il était son mari et savait tenir son rôle. Mais depuis un moment, elle voyait bien qu'au souper, il avait le regard dans la vague. Honorine avait beau lui préparer ses plats préférés, il mangeait moins. Il semblait préoccupé.

Elle si élégante, discrète, finit tout de même par lui demander l'objet de son tracas, ce qui froissait son joli visage. Gaston fut surpris et un peu contrarié que Félicie ne puisse un jour découvrir son petit penchant. Son épouse savait ne jamais poser de questions, ce qui évitait les disputes. Lui à qui ses infidélités n'avaient jamais posé le moindre souci, fut chiffonné de lui mentir.

Mais vite, il sut se reprendre et développa habilement des éléments pour la convaincre que la charge de l'étude était responsable de son embarras.

Il n'en était rien. Son unique souci se prénommaient Angèle. Elle était arrivée à l'automne. C'est Émilienne, sa fidèle secrétaire, qui l'avait recrutée comme petite main aux écritures. Elle préparait les actes. Angèle avait son certificat, une orthographe irréprochable. Son écriture était calibrée mais elle avait bien d'autres qualités : la fraîcheur de son teint, une chevelure vénitienne qui variait avec les couleurs du ciel, un grain de peau parfait, quelques taches de rousseur posées sur ses pommettes, des lèvres roses...

Depuis, Gaston faisait des insomnies. Il s'était pourtant juré que fricoter avec le personnel était une barrière qu'il ne franchirait pas. Mais ses bonnes résolutions s'étaient envolées dans les yeux gris bleu de cette jeune fille. Il lui fallait trouver un moyen de séduire Angèle qui semblait pour l'heure imperméable à son sourire en coin, à son air enjôleur, à sa main qui prenait son poignet lorsqu'elle lui tendait un dossier. Et pourtant, elle aurait dû être flattée qu'un homme de son importance la regardât.

La sagesse de ses tenues lui faisait élaborer mille suppositions; sa jupe noire, son chemisier immaculé laissaient à Gaston tout le loisir d'imaginer. Il se voyait déjà ôter patiemment les petits boutons de nacre qui fermaient dans le dos son frais corsage. Angèle sentait son regard lourd mais ne semblait pas décidée à lui tomber dans les bras car elle aussi, derrière son regard impassible, s'amusait secrètement de voir son notaire être si benêt. Maître, toujours à l'aise, avenant avec ces dames, trouvant pour chacune une formule adaptée, un mot d'esprit, était soudain gauche et emprunté.

Madame était passée la semaine dernière après quelques emplettes. Quelle classe, quelle élégance, Madame était aimable et semblait toujours contente. Cela gênait Angèle, l'idée de tromper Félicie qui était si gentille; mais elle devinait que Félicie n'était pas dupe. Mieux; elle pensait que cela l'arrangeait. Son époux à présent l'ennuyait.

Gaston se décourageait lorsqu'un jour il entendit le rire d'Angèle. Le coursier avait porté un pli et, pour amuser ces dames, leur avait raconté une petite histoire qui était fort drôle. Le rire d'Angèle fut une révélation. C'était comme des perles qui dansaient dans les airs, des paillettes de cristal qui inondèrent l'office.

Gaston retrouva sur l'heure son énergie et son entrain.

Il fallait la faire rire, c'était une évidence. Sa nouvelle stratégie se révéla tout de suite beaucoup plus efficace. Il la vit s'arrondir; son sourire fut plus franc, son œil devint pétillant. Bien sûr, elle le fit attendre encore un peu. Elle le laissa débiter quelques sornettes, l'écoula sans aucune conviction jurer tant et plus. Elle savait bien que ce petit plaisir serait fugace et qu'il ne fallait rien attendre de plus. Mais il avait de belles manières; son léger embonpoint en ferait un amant confortable. Son dernier amoureux était maigre et tourmenté, elle avait envie de rondeurs.

Elle choisit le jour et l'heure; elle repéra même l'endroit, un petit hôtel pas trop loin de l'office mais suffisamment éloigné pour qu'on ne les vît pas. Elle ne regretta pas son petit relâchement. Tout fut parfait mais à la fin, tout énamouré, il lui susurrerait des petits mots comme il en avait l'habitude. Il pensait que les femmes aiment qu'on leur tienne ces propos.

Pourquoi eut-il cette vilaine idée de comparer les talents de son épouse avec le savoir-faire d'Angèle, tout à l'avantage de l'exquise petite? il ne sait plus vraiment mais depuis, il s'en mord les doigts jusqu'au sang. Sa manucure se désespère. Car, sans s'émouvoir, elle ne fut pas longue à lui rétorquer que d'autres messieurs, qui avaient eu le bonheur de ses faveurs, pardon, de leurs faveurs lui en avaient dit tout autant.

Quelques semaines plus tard, il était toujours mortifié de cette déclaration; et il ne pouvait laisser éclater sa colère contre Félicie. Il ressassait son infortune.

Ce fut un refrain écrit par Fragson qui lui permit de se détendre. En écoutant le texte d'une de ses chansons, il eut le sentiment d'être moins seul. C'était drôle. Il existait, dans un ailleurs, un nommé Durand qui lui ressemblait un peu.

Écoutez « Les amis de Monsieur ». C'est un texte réjouissant. Il ne faut jamais se priver de rire, même si c'est parfois à nos dépens.



AU PIED D'UN ROSIER

*Et dans vingt ans, je m'en irai,
Au pied d'un rosier,
Au pied d'une rose...*

De l'entraînante ritournelle ressuscitée à la faveur du renouveau anarcho-régionaliste consécutif à Mai 68, m'avaient d'abord séduit sa thématique ronsardienne et sa simplicité populaire, sans que je m'attarde vraiment au message philosophique qu'avait vraisemblablement souhaité partager, à cette occasion, le groupe bretonnant qui l'avait remise au goût du jour.

Quoi de plus convaincant que cette ode à l'épicurisme floral pour célébrer l'intensité sensuelle de l'été? Velours des pétales au toucher et à la vue, parfum poivré, à la fois frais et capiteux pour l'odorat, métaphore suggestive pour l'imagination, la rose – éphémère comme nous – n'incline-t-elle pas à la sensualité, à l'amour et à la vie? Quel lien plus tenace que la ronce du rosier pour relier le royaume de l'ombre à celui de la lumière dans un irréprensible élan vers la vie?

Et dans un an, je m'en irai...

Vingt ans plus tard, le temps d'élever un enfant, la chanson est devenue un vague souvenir d'été: beaucoup de ceux qui la chantaient s'en sont effectivement allés...

Pour d'autres, comme moi, les paroles revêtent – avec le sentiment que les étés à venir sont sans doute comptés – une troublante actualité.

Et cette année, je m'en irai...

.... tôt le matin dans la lumière blonde de l'été, courir au bord d'un étang, miroir paisible où glissent les cygnes. D'abord débordant de vigueur, il faudra mesurer sa foulée et le rythme de sa respiration avant d'aborder la première montée. D'en-haut, le regard embrasse l'étendue d'azur pâle et son écran de verdure. Puis, c'est la pente sableuse derrière les peupliers, et l'impression d'aisance heureuse que la déclivité vous apportera. Pas trop vite... la dernière boucle serpente paresseusement, parmi les bruits d'oiseaux, sur un long faux-plat, et vous voudrez pouvoir accélérer sous les pins, devant le jeu de boules et l'entrée du circuit où des rencontres – que vous voudrez encore envisager à votre avantage – resteraient possibles... Dernier effort intense en repassant devant l'entrée de l'étang, avant de reprendre souffle en marchant, le corps bien échauffé et bien oxygéné, dans une allée emplie de fraîcheur et de lumière tamisée par les pins odorants.

Pourquoi ne pas rentrer par la plage encore peu fréquentée malgré la marée haute et le franc soleil de dix heures? Tandis que la brise colle à la peau le tee-shirt encore humide de la course, la vague s'étale sur la grève avec un souffle un peu rauque. C'est trop tentant! Il suffit d'entrer dans l'eau en maillot de bain, en laissant sur le sable sec la serviette à côté du léger sac à dos qui la contenait et où on a bourré son short et son tee-shirt. Très frais, le flot, sous le soleil d'août! Mais quand les mains trempent dans l'eau et s'accoutument à la température, on peut envisager de se lancer dans l'onde. Se laisser glisser dans l'eau froide, et vigoureusement crawler pour amariner ses bras et ses jambes. Délicieuse sensation de surfer rapidement dans le sens des vagues et du vent! Maintenant, on est bien dans l'eau qui vous soutient, et on négocie adroitement avec la lame qui déferle et vous emporte comme un fétu. En sortant, on marchera sur le sable, à la lisière des vagues, pour se sécher au soleil et dans la brise! C'est le domaine des jolies baigneuses qui se promènent dans les vagues ou apprivoisent la fraîcheur de l'eau, avant de s'y lancer à corps perdu. En retrait, dans le flot jusqu'aux mollets, et souvent dotés d'une épaisse combinaison de planchiste, un père, un mari ou un estivant. C'est que l'eau de mer, surtout fraîche, est souveraine pour améliorer la circulation sanguine, en plus de raffermir la peau et les chairs.

Puis, rhabillé, on rentrera en laissant son corps rafraîchi se chauffer à la chaleur de midi. Entre les haies remplies d'oiseaux, le sentier qui domine la mer est plein d'ombre et de lumière tamisée. Une brise parfumée distille l'odeur de terre et de feuilles sèches chauffées par le grand soleil d'août. Une petite pinède exhale le parfum de ses aiguilles et de ses pins. Le corps ne pèse plus que son ombre sur le chemin. Enfin, on longera une petite baie, en suivant une promenade piétonnière, s'attardant même sur un banc public à l'ombre des résineux qui dominent une petite plage. On cède toujours à l'enchantement des couleurs et des reflets, dans ce paysage marin qui étincelle entre les bateaux. Ici, la mer se retire chaque nuit, et l'eau peut décourager par son niveau à marée basse ou sa température plus basse encore. Bien sûr, on peut aussi commencer par prendre, à l'entrée de la plage, une douche qui semblera glacée mais fera paraître le bain presque tiède! Et ainsi brûler les calories, ce qui permet de céder – l'âme en repos – aux tentations gourmandes des agapes dominicales.

Que dire alors de l'apéritif roboratif savouré tout en étendant sa serviette de bain et son maillot sur une terrasse ensoleillée? Et du déjeuner dominical où alternent salades fraîches et fruits de mer servis à la carbonara, ou en garniture de crêpes dentelles nimbées de sauces parfumées? Reprendrez-vous de ce petit vin blanc d'Alsace ou de ce rosé d'Anjou aussi frais, fruités et gouleyants l'un que l'autre?

Après le dessert... C'est une surprise, vous verrez bien! Mais non, pas le même que dimanche dernier... Vous l'aviez aimé? Bon, on verra dimanche prochain, si toutefois vous faites honneur à celui d'aujourd'hui...

Je disais: après le dessert, farniente avant d'aller danser. Si, si! On a trouvé, à deux pas, une guinguette... enfin, une salle en rotonde bien climatisée, aménagée un peu en style

Art nouveau, avec une piste en beau parquet et des cloisons ornées de peintures naïves. Les propriétaires sont sympas et choisissent de bons orchestres. Ah, valser, les yeux dans les yeux, ivres de la sensation aérienne rapide – voire plus lente – procurée par la valse choisie... ou s'étourdir au rythme d'un rock frénétique! On peut y apprendre aussi quelque bourrée locale: laissez-vous tenter! Les passionnés de danse sont une grande famille: la confrérie de ceux qui entretiennent leur jeunesse... L'été, c'est un festival de couleurs tournoyantes dans la lumière multicolore impulsée au rythme de la musique par les spots disséminés dans la rotonde. Et même si vous ne dansez pas, installé à votre aise dans cette salle climatisée, vous trouverez toujours dans ce spectacle coloré, un couple plus élégant et gracieux, une danseuse plus charmante que vous aurez plaisir à suivre des yeux en écoutant à nouveau, le temps d'un après-midi, les airs populaires qui vous ont accompagné depuis votre jeunesse!

Vous préférez lire au jardin? Quelque roman d'aventure qui vous entraînerait dans l'Argentine des années 20, puis dans l'actuelle baie de Naples, en passant par l'Espagne de 1938? Quelque subtil roman policier sicilien contemporain? Je peux aussi vous prêter le programme-télévision uniquement afin que vous puissiez apprécier l'ampleur de toutes les inepties, des rediffusions antédiluviennes, des marronniers documentaires auxquels vous aurez le privilège de vous soustraire en laissant le téléviseur éteint la quinzaine qui vient... et du coup peut-être tout l'été!

Mais après le bain délicieux de midi, et un savoureux repas bien arrosé, votre serveur fumera au jardin en buvant son café et en rêvant.

Avant de ne laisser derrière soi que des cendres, n'est-il pas raisonnable de goûter l'âtre et enivrante saveur poivrée du tabac?

Puis j'irai, pour m'accoutumer à apprivoiser le temps qui passe, porter les débris du cigare et les cendres au pied du rosier en fleurs.

*Et dans deux ans je poserai,
Au pied d'un rosier,
Les cendres et le tabac,
Au pied d'une rose...*

Étés intenses et sensuels comme les roses: midi brûlant après la fraîcheur du matin, fluidité marine revigorante et soleil ardent, blancs et rosés gouleyants rehaussant les fruits de mer iodés, exercice et farniente... L'amour dites-vous? Le poète lui a tressé un cotillon: "*La belle n'était pas bien grosse, une seule rose a suffi...*" Lâchez la bride à l'imagination pour rendre les plaisirs de la vie plus intenses encore.

Allons, chantons ensemble:

Et dans vingt ans, je m'en irai...



LA CONSIGNE À ROGER

LA PAGE EST BLANCHE. BLANCHE D'ATTENTE. La main saisit le crayon, le repose, le reprend, le tourne, le retourne, joue avec. Les lèvres s'avancent, le mordillent, la bouche s'emplit d'un goût d'enfance écolière. La main relâche le crayon qui tombe sur la table avec un léger bruit comme un dé roulant sur un tapis de jeu. Les yeux se ferment, se rouvrent, se referment, tentative d'empêcher la pensée de fuir, tentative de la protéger de l'agression de la lumière de la lampe à l'angle du bureau. Le regard se tourne à l'intérieur, fouille, farfouille l'ombre où les mots se tapissent, inaccessibles. Une main relève une mèche de cheveux en fuite, fourrage dans le reste de la chevelure, glisse sur le front qui s'appuie un instant dans la rondeur de la paume. Les minutes défilent sur la pointe des pieds. La femme pourrait s'endormir. N'était cette consigne d'écriture qui zigzague dans son cerveau en vaine quête d'inspiration. Les yeux s'obligent à s'ouvrir sur le blanc de la page qui refuse le dire. Les minutes se groupent, se perchent au-dessus du bureau où se tient la femme qui va écrire, qui veut écrire, qui tente d'écrire. Un ballet d'anges immobiles dans la palpitation des ailes faisant du surplace comme la pensée.

Un instant, la main griffonne des hiéroglyphes indéchiffrables, s'arrête, le temps d'un regard qui ordonne leur disparition. La main rature, surcharge de traits serrés les mots reniés. La page finit en boule froissée d'énervement qu'une pichenette lance dans la corbeille. Et toujours la ronde de la consigne dans la salle déserte du cerveau.

Le corps change de position, déplace la masse d'air qui le cerne. La chaise craque. La femme va pour se lever, marcher, sortir sans doute. Elle renonce, laisse aller son dos contre l'appui du siège, laisse les mots se chercher, se télescoper, s'emmêler, se reconnaître, faire la chaîne, se déchaîner. La bouche sourit, le corps se redresse, la main saisit derechef le crayon sur la table et commence à écrire, les mots déferlent groupés par strophes. La page devient noire. Et les chansons d'été ne sont plus un pensum. La femme se relit avant de recopier les mots mis en place et de les envoyer. Clic! Elle a peut-être écrit ce qui suit... ou autre chose... elle a peut-être écrit sur les chansons d'été... ou sur un autre sujet... comment le savoir?... Elle n'a pas mis d'adresse de destinataire.

Les chansons d'été

Les chants sont d'été
quand ils parlent de vacances
nourries d'insouciance
et de douce gaité

Les chants sont d'été
quand ils rêvent d'horizons
loin de la maison
quotidiennement habitée

Les chants sont d'été
quand ils roucoulent de tendresse
au milieu des caresses
sur le sable doré

Les chants sont d'été
quand ils parlent d'ailleurs
sans souci de la terreur
du sang des atrocités

Les chants sont d'été
quand ils pleurent de nostalgie
sur un amour enfui
le jour de la rentrée

Les chants sont d'été
quand ils tournent rengaine
dans nos têtes si pleines
des bonheurs de l'été



FUGUE D'ÉTÉ



FINALEMENT, IL AVAIT RETROUVÉ AVEC FACILITÉ LA PETITE ROUTE qui menait vers les marais, entre les parcelles de lande et les petits champs clos. Les arbres du bocage filtraient la lumière dorée du soleil de vingt-heures. L'hippodrome apparut sur le droite, comme encaissé dans un rectangle de verdure. À présent, ce serait à gauche qu'il faudrait tourner. Il trouva même une pancarte pour lui indiquer le chemin, et passa à proximité de la réserve d'oiseaux. L'image de son fils observant les oiseaux dans la réserve lui vint à l'esprit. Ç'avait été une belle journée de bonheur. À part peut-être l'attente irritante des crêpes insipides du déjeuner, consommées en chemin ce jour-là, dans cette salle de restaurant quasiment annexée à la galerie marchande d'un centre commercial. Combien d'années déjà? En tout cas, c'était l'année où il avait ressenti de la part de sa fille une hostilité sourde à son égard. Tout à l'heure encore, il avait cru lire comme un triomphe dans le sourire avec lequel elle avait accueilli son invitation à l'accompagner. Était-ce d'ailleurs une invitation à l'accompagner? "Je m'en vais..." C'est bien ce qu'il avait fini par lâcher après avoir proposé cette sortie au cours du repas. Faire trente kilomètres en voiture pour s'asseoir une heure et demie dans une petite chapelle entre golfe et marais? Rien de suffisamment engageant somme toute pour renoncer aux jeux de chasse au trésor que la famille suivait chaque samedi devant le petit écran. Comme tous les ans.

Enfin la route qui conduisait au petit calvaire... La chapelle devait se trouver tout près. Si près qu'il la dépassa d'abord sans la voir. Il finit par garer son automobile bien serrée contre une clôture, cinquante mètres plus haut dans la rue.

Devant l'entrée de la chapelle, deux hommes bavardaient. Des accords de violon parvenaient de la villa d'en face. Au bord de la petite route, à une quinzaine de mètres, un

homme jeune et vêtu de noir téléphonait, l'oreille rivée à son portable. Le concert ne débiterait pas avant une demi-heure.

Cette route-là, en pente, devait mener au calvaire. Le voilà donc, ce chemin qu'ils avaient suivi à la fraîche, les soirs d'été, avec la jeune femme qu'il venait alors d'épouser, ses parents et une aïeule encore alerte à cette époque. Toute vêtue de gris, le regard clair derrière ses minces lunettes rondes, elle cheminait en pantoufles dans la fraîcheur bleutée du crépuscule. C'était l'avant-dernière année avant qu'elle disparaisse. Voilà bien la première fois qu'il s'en faisait la réflexion.

Certaines soirées, donc, la famille d'alors se promenait vers la chapelle qu'on n'avait jamais vue ouverte. La route passait toujours par là entre des champs pentus ; et l'on apercevait, d'un côté l'eau bleue du golfe enserrant des îlots verdoyants satellisés de bateaux de plaisance, et de l'autre, à l'ouest, la nudité du marais, d'où la mer s'était complètement retirée, mordorant ses bronzes fauves aux lueurs du couchant. Au-delà, des crêtes déjà grises donnaient un relief saisissant à ces paysages maritimes.

Il avait oublié la magie fascinante du marais, et il la retrouvait là, dans ces espaces nimbés au loin d'une brume bleue et rose. Il s'oublia à contempler la palette infinie des teintes blondies par la lumière douce du soleil déclinant. Devant lui, cette longue étendue resplendissait d'un jaune doré, au bord des îlots de sombre verdure cernés d'eau bleue. Des souvenirs colorés se présentaient à sa mémoire, des souvenirs du temps où – déjà ensemble – ils se promenaient tous les deux, seuls au monde, dans le marais. Mais souhaitait-elle encore s'en rappeler aujourd'hui ?

Il était revenu sur la petite route de la chapelle, mais il marchait dans sa mémoire.

À l'intérieur de l'édifice, une trentaine de personnes attendaient, dans une semi-pénombre, l'arrivée des concertistes. Installé à l'extrémité d'un rang vide, il consultait avec difficulté le programme de la soirée, lorsqu'un des organisateurs alluma, l'un après l'autre, les projecteurs destinés à éclairer les musiciens. Le lieu paraissait d'autant plus exigu que le fond, derrière l'autel, et une partie des murs latéraux étaient revêtus d'une imitation marbre qui jurait avec de vastes fresques aux couleurs crues couvrant les parois voisines. Si de nombreuses places demeuraient vides, il fallait incriminer, affirmait l'organisateur, les aléas de la programmation. Ces propos lui étaient indifférents. Il retint uniquement que deux fugues figurant au programme de la soirée n'avaient pas été annoncées initialement. Il se demanda dans quelle mesure une fugue... D'ailleurs, le mot fugue n'aurait-il pas été terriblement approprié pour désigner ce désir irrépressible d'entendre des musiciens de qualité, dans le cadre délicieux du marais, à la fin d'une belle journée d'été, quitte à s'échapper seul de la routine du farniente et de la télévision ?

C'était elle, sa femme, qu'il aurait voulu convaincre. Il avait tout juste trouvé les mots pour dire qu'il ne sacrifierait pas cette soirée à l'ennui, mais il n'avait pas réussi à lui suggérer qu'il y avait là un bonheur à partager. Ils se trouvaient justement à l'âge de la vie où les enfants s'éloignent, et où les goûts divergent au grand jour, tant il est vrai que chacun aspire à gérer plus librement ce qui lui reste d'existence...

Les musiciens, sobremenent vêtus de noir, firent leur entrée, et s'installèrent, sous les applaudissements. Après une première fugue sacrée, parfois céleste, les trois violonistes et

le violoncelliste entamèrent une pièce de Beethoven. Les instruments se déchaînèrent. Accents rauques, accords mordants, stridences. Ainsi se déchirent les gens qui s'aimaient, mais ne se supportent plus. C'est la morsure sans repos de la jalousie dans le cœur de celui des deux qui ressent le plus tragiquement le besoin d'être aimé. Chaque musicien s'agitait sur son instrument comme pour un sabbat.

Lorsque les artistes cessèrent de jouer, chacun s'avisa qu'il faisait, dans la chapelle, une chaleur étouffante, et tout le monde sortit respirer l'air frais du crépuscule.

La seconde partie du concert fit passer dans l'espace voué à la béatitude spirituelle toutes les couleurs, tous les parfums, toute la richesse d'un automne exotique. Il crut éprouver, à nouveau, les émotions partagées avec elle dans les concerts de leurs premiers étés. Il se revit, nageant dans l'océan, le matin même, souriant dans la fraîcheur des vagues, certain de ses sentiments. Jamais elle ne lui avait paru plus belle que ce matin!

Les musiciens saluèrent. Ils avaient été éblouissants, et la salle ne manquerait pas de les rappeler plusieurs fois. Il pensa à la route du retour, et sentit poindre la fatigue. Il quitta la chapelle avant le premier bis, et récupéra son automobile cinquante mètres plus loin. La nuit tombait dans un grésillement de cigales.

Il avait pris droit devant lui, et cherchait, dans la lumière des phares, le repère pour retrouver son chemin. Au croisement avec la route qui longeait le marais endigué, il reconnut les lieux. À sa droite, une bâtisse fortifiée, jadis gardée par des molosses. Devant lui, la digue et le marais asséché, dont on devinait encore les contours obscurs, tapi comme la mâchoire d'un fauve.

L'automobile vira vers le bourg, et suivit la route à travers un petit bois, puis le bocage. Il lui suffirait de tourner à droite au stop pour reprendre la direction de la voie rapide.

Et peu à peu, le conducteur qui roulait maintenant dans la nuit étoilée, sentit naître sur ses lèvres, la mélodie neuve et réminiscente d'une fugue de ce soir d'été.



UN RUDE ÉTÉ

IL LA REGARDE RIRE. SON VISAGE S'ÉCLAIRE. ELLE LANCE LES YEUX, haussant les sourcils. L'iris vire au noir et prend un éclat de lumière. La bouche devient enfantine et découvre le blanc par quoi elle mord dans la vie.

Les enfants jouent dans les chambres. On entend leurs voix rieuses. De temps à autre leur course traverse la salle et un envol de moineaux file au jardin.

C'est son anniversaire. Ses amis l'entourent. Ils ont l'âme légère et gaie. Lui ne les connaît pas, il n'est dans cette région que depuis peu. Depuis peu leur amour. Ils en ont d'abord jaloué le secret et ce samedi c'est presque à regret qu'ils l'ont révélé.

Il se tient en retrait, silencieux et souriant. Il veille à ce que rien ne manque. Champagne et petits toasts. Sur la table un gros bouquet de roses rouges. Une seule blanche.

À un moment il se demande ce qu'il fait là. Ils pourraient tous être ses enfants. Ce n'est pas qu'il se sente vieux mais autres leurs vêtements, leurs conversations, leurs enthousiasmes. Ils ont le rire lisse, un rire d'avant les cabosses. À leur âge les peines de cœur ne marquent pas la peau. Lui, il en serait presque à l'heure des comptes si le mot ne le déroutait.

Il la regarde. Il se sent bien, légèrement à l'écart du petit cercle des tout proches. Il passe de visage en visage comme s'il voulait les apprendre, en graver les traits.

Elle se tourne vers lui, fait un petit geste de la main, il répond par un baiser des lèvres.

Il la regarde encore et sort. Par la fenêtre de la cuisine il écoute les rires fuser. Il appuie le dos contre le mur et se roule une cigarette. Il tire une longue bouffée, laisse se dissiper le nuage bleuté. Il traverse la rue et monte dans sa voiture. Avant de démarrer, il tape un texto. Deux mots : À jamais.

Il aime ce petit studio près de la Loire. Il aime sa vie faite d'échappées incessantes, jamais loin des visages qui lui sont nécessaires. Il écrit. Il ne fait qu'écrire. Il a toujours une nouvelle en chantier, un roman sous le coude. Quand il n'écrit pas il lit. Beaucoup. Il lit beaucoup, il écrit beaucoup. C'est ce à quoi il s'attelle ce dimanche après-midi. Il sort le calepin en cours, un carnet Oxford petits carreaux à couverture noire. Il aligne devant lui les critériums, choisit du 0,7 gras. Il doit envoyer un texte au journal. Il cherche une idée, il a trop envie de parler d'elle pour réussir à trouver les mots. Il finit par se décider : il entreprend de remonter le fil de la Loire, forcément un promeneur surgira, une intrigue se nouera et il ira au bout des sept mille trois cents signes.

Cela surgit en haut de la page deux. Le vieil homme est assis sur un banc et contemple les soubresauts du fleuve. Une jeune femme et son enfant viennent de le rejoindre. La

petite sourit aux anges dans son landau. Le vieil homme s'émerveille, "Elle s'appelle Anna" dit la jeune femme, "Bonjour, mon adorée" dit le vieil homme.

Il sent monter l'étourdissement. Il en est coutumier, il inspire profondément mais sa respiration se bloque. Il reste deux secondes avec ce poids là-haut dans la poitrine. Puis l'affolement s'empare de lui. Il se précipite sur la porte, se jette dans la cour. Le soleil donne. En lui le diaphragme se débloque d'un coup et il se met à haleter comme une bête avec des bruits rauques. De la bave lui vient aux lèvres et tombe sur les graviers. Le sang lui bat dans les tempes. À son poignet la veine saute. Pour la première fois il pense qu'il va mourir. Ses jambes le portent encore. À l'évier de la cuisine il fait couler l'eau froide et reste longtemps, la tête sous le jet qui gicle partout.

L'étourdissement est passé mais il sent ailleurs, dans une sorte d'entre-deux un peu irréel. Il pose un torchon sur ses cheveux, essuie les gouttes qui continuent de tomber. Il porte la main à son cœur. Il bat si vite qu'il lui est impossible de compter les pulsations.

Il reste debout, étrangement lucide. Il porte le regard sur les objets devant lui. Ainsi donc, c'était cela mourir. Ce serait donc ici. Loin des lieux où il a longtemps vécu, ici où il a choisi d'accepter ce rendez-vous impossible avec le printemps des sentiments. Ce serait ça la rançon à payer. Oh, tous ces visages qui lui viennent! *Je chante pour passer le temps Petit, qu'il me reste de vivre...*

